MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous rappelons à nos Abonnées que depuis le 4 décembre 1876 nos bureaux et ateliers de patrons se trouvent transférés : **3, rue du Quatre-Septembre, 3, et rue Richelieu, 68.** C'est là que désormais nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

—

L'inconnu... voilà ce qui attire ! Ne veut-on pas toujours savoir ce qu'on ignore, posséder ce qu'on n'a pas ? Et cela en toutes choses, dans les modes aussi bien que pour tout le reste.

Au mois de septembre, alors que la saison est sur son déclin, c'est derrière le rideau où se cache la nouvelle mode qu'on se plaît à chercher l'inconnu ; mais n'arrive pas qui veut à soulever la lourde draperie ! Heureusement il n'est point de difficulté pour nous, dès qu'il s'agit d'un objet qui peut occuper l'attention de nos lectrices.

La nouveauté la plus intéressante à étudier en ce moment, c'est la passementerie : jamais, en aucun temps, elle n'a offert plus de ressources, plus de variété, ni une plus réelle perfection au point de vue de la main-d'œuvre. Ce qui ressort à première vue d'un examen d'ensemble, c'est que le mélange de la broderie et des perles constitue actuellement la nouveauté. Perles d'acier, perles « clair de lune », perles mordorées, perles « gorge de pigeon », — une nouvelle venue, — voilà les éléments en faveur. La broderie, en laine ou en soie, est *pleine* sur fond à jour et les perles ne sont employées qu'avec modération : c'est ce qui en fait le charme, et le tout est souvent rehaussé de franges assorties.

P. N° 381. — Chapeau de campagne.

La passementerie riche empiète si bien sur le domaine artistique, qu'il y a des merveilles de fabrication. A côté de véritables rivières de perles ruisselant entre des nattés en relief sur fond à jours, etc., on trouve des modèles à caractère. Ces derniers offrent presque toujours un grand avantage : celui de former une garniture dont on peut détacher les motifs. Les dessins, très-remarquables, sont parsemés de boules de Milan ou de clochettes satinées, qui retombent en pendeloques.

Les boutons présentent, eux aussi, une grande variété, et nous remarquons qu'en dehors du bouton au crochet, du bouton de Milan et du corozo, déjà bien connus, la nouveauté a surtout pour éléments la nacre noire et le *burgós*, matière de la nature du coquillage. Ce dernier bouton présente une certaine originalité, et comme la matière en est assez rare, il coûte relativement cher ; par cela même il est décrété d'élégance. Il y a encore des boutons en verroterie fine, qu'on assortit aux garnitures perlées. Que voulez-vous ! quand on prend... non pas du galon, mais du clinquant, on n'en saurait trop prendre.

En fait de tissus, il nous faut signaler le vrai cachemire, comme étant appelé à un certain succès. On en fait déjà des robes princesses, des polonaises, des tuniques juives, — la tunique orientale, dont on parle tant, n'est autre que la tunique juive, — que l'on garnit de bandes d'uni, en velours, soie, etc. On emploie également ce cachemire pour faire des plastrons de corsages, tandis que des bandes en pareil servent pour les garnitures de la même robe. Les bords du cachemire doivent être lisérés de soie assortie au fond de la robe, ou d'une autre teinte s'harmonisant bien avec celle du costume.

Cette disposition de plastron semble devoir se maintenir pendant la saison prochaine ; mais la nouveauté consiste à utiliser, à cet effet, les étoffes brochées, les façonnés, les broderies, les dentelles, applications, etc. Dans ce cas, le corps principal du costume doit être en tissu uni ; le col et les manchettes Louis XIII restent assortis au plastron.

Lorsqu'on taille ces plastrons, qu'ils constituent le devant ou le dos d'un simple corsage ou d'une forme princesse dans toute sa longueur, il est urgent de mettre le droit fil au milieu, tout en cintrant la taille comme il convient. Il faut également tenir compte du dessin, pour qu'il conserve son aplomb ; les allures irrégulières des carreaux, les lignes maladroitement brisées des

rayures, sont du dernier ridicule et fatiguent le regard. C'est pourtant un défaut dans lequel on tombe trop souvent, et nous ne pouvons réprimer un mouvement de mauvaise humeur lorsque nous rencontrons un plastron aussi maladroitement posé ; il eût été si facile de faire autrement!

La forme des manches, jusqu'à nouvel ordre, reste ainsi déterminée : manche collante, afin de faciliter le rabat de la manchette Louis XIII, et manche duchesse pour toilettes habillées. La première doit être peu garnie, puisque le bord est caché ; dans tous les cas, la garniture est plate et placée en remontant.

La meilleure preuve que l'on puisse donner du succès durable de la ceinture ronde appliquée à tous les corsages, c'est la quantité de jolies boucles qu'on a fabriquées, et ce fait surtout que les boucles sont assorties de matière et de caractère aux boutons qui garnissent le corsage. C'est une preuve de goût que de tenir compte de ces petits détails.

La mode des pèlerines a pris une trop grande extension, pendant la saison des eaux et des voyages, pour ne pas durer tout l'hiver encore. Ce supplément de deux ou trois collets sera, d'ailleurs, d'un concours précieux contre le froid. Après avoir porté le paletot de demi-saison, en drap léger, avec sa forme cintrée, fermée devant par une seule ligne de boutons et ses trois pèlerines, on ne demandera pas mieux que de le retrouver en matelassé, complétement bordé de velours. Ainsi compris, ce sera par excellence le vêtement des jeunes filles.

La reprise de la *Reine de Chypre* a redonné à l'Opéra quelques-unes de ses bonnes soirées habituelles, et les premières représentations de l'œuvre d'Halévy ont été assez brillantes. Quoique la toilette des femmes se ressente beaucoup des vacances et de l'absence des abonnées ordinaires, on y peut trouver cependant quelques types gracieux. Mais ce sont des variations sur des thèmes connus.

Nous avons fait, toutefois, quelques remarques qui méritent d'être notées. Les femmes ne quittant pas leur loge, — il serait de mauvais ton d'en agir autrement, — nous ne pouvons parler, bien entendu, que des corsages et des coiffures. Voici une grande originalité : corsage tout blanc, en tulle et dentelles, ouvert en carré, avec collerette Médicis; manches duchesse en velours bleu d'azur, garnies de volants de dentelle, ne voilant qu'à moitié le coude. Un groupe de roses variées, en fleurs naturelles, ornait le côté de l'ouverture du corsage, donnant à l'ensemble une couleur Pompadour de la dernière coquetterie. Un bouquet de roses semblables, placé sur le bord de la loge, près du bras presque nu qui s'y appuyait, complétait le tableau d'une façon charmante.

On revient aux bouquets, mais tout doucement; et le genre veut que les fleurs soient en botte et sans feuillage.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 381.

CHAPEAU DE CAMPAGNE. — Forme japonaise; la paille légère et de trois couleurs (bleu, rouge et jaune). Écharpe de gaze blanche autour de la calotte, fixée par des branches de cerises, le bout flottant autour du cou. Cache-peigne de cerises sous la passe derrière.

G. N° 783.

TOILETTES DE PROMENADE EN VOITURE. — 1. Costume de cachemire vert russe et faille assortie. — Jupon à traîne, entouré de trois volants de faille que surmonte une bande de cachemire des Indes rouge. — Polonaise de forme princesse, fermée au milieu devant par des boutons rouges. Une bande clouée de boutons indique, sur le côté, la place de la poche; cet endroit est, en outre, garni de trois rangs de coulissés faisant tête. Des bandes rouges, partant de chaque extrémité de la poche, traversent en biais le corsage; l'une s'arrête au milieu, l'autre se perd près de la bande de la couture de l'autre côté. Bandes sur tous les bords inférieurs de la polonaise, y compris son grand col Louis XIII. Plissés de faille et parement rouge, garni d'un revers boutonné, au bas des manches. — Lingerie plissée, en tulle blanc gaufré. — Chapeau de paille marron, garni sous la passe de deux rangs de ruches et coulissés en gaze marron. Bouquet de fleurs jardinière au sommet; nœud de ruban jaune au-dessus du bavolet; brides assorties. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Confection riche pour voiture, en drap du Thibet (tissu de l'Inde) de couleur feutre.— Forme de paletot droit devant; le dos cintré par une seule couture au milieu. La couture des devants empiète sur le dos, remplaçant celle des petits côtés. Le bas du dos est formé d'une partie plissée à plis plats, encadrée de bandes de faille; celle du haut est maintenue par trois cocardes en passementerie, du milieu desquelles pendent des glands; les bandes de chaque côté sont ornées de glands sur toute leur hauteur. Mêmes bandes au bas du vêtement et riches franges partout. Les manches, de forme pagode, doublées de soie assortie, sont garnies comme le bas du paletot. — Robe princesse en faille noire, garnie dans le bas d'un grand volant monté à tête. — Chapeau de paille loutre, garni d'une écharpe de faille de nuance un peu plus claire, bordée de franges de soie bouton d'or; cette écharpe, coquillée autour de la calotte, est fixée sur le sommet par un bouquet de boutons d'or. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

G. N° 794.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1 et 2. Même costume en taffetas et grenadine noirs, vu sous deux aspects.— Jupon de faille, à traîne, entouré de deux volants plissés. — Tunique (2e jupon) en grenadine; les bords garnis d'un double volant de dentelle blanche et de dentelle noire. La largeur du dos est détachée du reste sur les côtés et forme traîne sur le jupon. Le reste de la tunique forme un tablier drapé à plis égaux, et ses bords, sur le côté, retournent sur eux-mêmes en formant plusieurs coquillés. Un nœud de ruban fixe le milieu des draperies du tablier; un biais de grenadine, orné de dentelles pareilles aux précédentes, s'échappe d'un nœud de ruban placé sur le côté. Cette garniture se termine au milieu derrière par un long nœud de ruban. — Corsage petit habit en grenadine doublée de soie. La basque est longue derrière où elle forme deux pans garnis de boutons noirs; un double volant de dentelle en suit tous les bords jusque par devant. Mêmes boutons pour fermer le corsage. Parement garni de plissés au bas des manches. — Lingerie de dentelle assortie à celle de la toilette. — Chapeau *Auvergnate*, en paille anglaise fine, garni d'une écharpe de gaze bouton d'or, retenue au sommet derrière par un bouquet de fleurs jardinière. Cache-peigne de fleurs semblables. L'écharpe redescend entourer le cou et flotter derrière. — Patron épinglé: 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1448.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume en faille marron et vigogne écrue. — Jupon de faille à petite traîne, entouré d'un volant plissé dont les plis sont maintenus sur trois rangs. — Polonaise en vigogne, de forme princesse; le bas garni d'un plissé pareil au précédent et coupé par un galon broché de tons assortis. Un tablier breton est dessiné, sur le devant du vêtement, par des galons pareils; il est orné, en outre, de sequins de nacre. Le galon suit le tour du cou. Une sorte de pouff est formée derrière par les draperies qui relèvent l'ampleur de la polonaise en la ramenant au bas du dos, fixée qu'elle est par un galon. Parement de faille au bas des manches, bordé d'un liséré de soie écrue; ligne de sequins au milieu. — Lingerie plate en batiste. — Chapeau de paille de riz blanche, garni d'une couronne de feuillage varié et d'une touffe de plumes posées au sommet.— Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume en neigeuse de laine bleue à pointillés blancs, de forme princesse devant jusqu'au petit côté du dos. Toute cette partie est rayée d'entre-deux de guipure blanche, et le bas est entouré d'un haut volant

plissé. Le dos du corsage est tout plissé et les plis, maintenus sur la doublure plate, s'arrêtent au bas du buste comme une simple basque. La traine, rajoutée par une ceinture sous ces plis, retombe naturellement, avec deux volants de faille plissée. Col marin en neigeuse, encadré de guipures. Manches de faille terminées par un double parement que coupe un entre-deux. — Lingerie ouverte en toile. — Chapeau de paille noire ; le bord de la passe roulé sur lui-même et relevé assez haut derrière. Ruban bleu autour de la calotte, noué sur le côté près d'une rose jaune.— Prix du patron épinglé : 8 francs.

Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les six modèles suivants :

1. Toilette de voyage, d'après la gravure coloriée n° 1448 (fig. 2), annexée au numéro de ce jour.
2. Manteau de voiture, d'après la gravure G. n° 783, insérée et décrite dans le numéro de ce jour.
3. Toilette de demi-saison, d'après la gravure coloriée n° 1451, qui sera annexée à notre numéro paraissant le 15 septembre.
4. Costume de petit garçon de six ans, d'après la gravure coloriée n° 1452 E. (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro paraissant le 22 septembre.
5. Pantalon de petit garçon.
6. Corsage suisse.

CORRESPONDANCE

— Mme la baronne de T..., a X... près Blois.

Certes, nous déplorons, ainsi que vous, le sans-gêne introduit dans la tenue des hommes. Ne pas mettre de gants lorsqu'on est à l'Opéra, en tenue de soirée, à côté de femmes richement parées, est chose qui nous choque vivement. — Mais qu'y faire? — A la vérité, les gants, passés entre les bords du gilet sont à portée d'être mis au moment où on le juge à propos, et ces messieurs ne manquent guère de mettre ainsi leurs gants en évidence.

— Mlle Marie L..., a Niort

Nous vous conseillons une toque couverte de plumes de coq pour votre chapeau d'automne.

— Mme Alex. Y..., a Milan.

Pour une jeune femme grande et bien faite, la tunique juive en tulle espagnol noir, brodé de perles clair de lune, avec traine resserrée par un nœud de velours noir, voilà ce qui convient le mieux. La robe de soie peut être noire ou de couleur : le noir, nous semble toutefois plus élégant.

ÉCHOS DE LA MODE

La canicule s'étant décidée à nous accabler de ses feux il y a quelques jours, l'onde amère a repris une vogue nouvelle. Vaincus par la chaleur, les plus récalcitrants se sont empressés de quitter l'asphalte en ébullition pour le galet rafraichissant, et c'était à qui dresserait sa tente sur la plage, de Calais à Biarritz.

La semaine de Deauville s'est ressentie de cette faveur de l'Océan, et elle a plus brillamment fini qu'elle n'avait commencé. Le bal des courses, l'autre samedi, a justifié toutes ses traditions d'élégance. Les robes de mousseline blanche, garnies de valenciennes, dominaient ainsi que les toilettes en batiste de couleur unie, garnies de malines ou de point de Bruxelles. Les mantilles de blonde, que retient de côté un bouquet de fleurs, sont le grand succès d'élégance, cette année, de Trouville et de Dieppe, et parties de là, il n'est pas douteux qu'elles ne conquièrent rapidement tout le littoral de l'Océan et s'y promènent en souveraines maîtresses.

En Espagne, la mantille blanche domine sur les têtes aristocratiques, et rien n'est plus seyant, plus favorable au visage féminin. Mlles de Beyens, qui, par leur mère, appartiennent à l'Espagne, ont importé cette mantille à Deauville, de la plus heureuse façon du monde.

***

Les petits capuchons d'appartement, en gaze garnie de dentelles ou bien en étoffe légère pareille à celle de la robe, sont aussi fort jolis et d'une élégance raffinée. On leur donne la forme des capulets affectionnés au temps de Louis XV par les grandes dames de Versailles et de Marly et qu'on retrouve dans tant de portraits et de gravures du temps.

Au XVIIIe siècle d'ailleurs, jusqu'au règne de Louis XVI, les femmes sortaient avec un capuchon d'étoffe noire se repliant comme une capote de cabriolet. Cet ajustement semblait être alors pour les Françaises ce que la mantille est devenue pour les Espagnoles.

Les *caléches* convenaient surtout aux femmes âgées, heureuses de pouvoir ainsi abriter leurs rhumatismes contre le danger des vents coulis, mais elles formaient une triste coiffure pour les jeunes femmes, qu'elles engonçaient quelque peu. L'avénement au trône d'une jeune reine comme Marie-Antoinette les fit déchoir de leur vogue, et le règne du bonnet commença.

Vers 1771, les dames remplacent, pour la parure, les bonnets par des chiffons posés sur l'édifice élevé de leur coiffure, et cette nouvelle mode donne lieu à un art des plus compliqués. 1772 voit naître les hautes coiffures d'apparat ou *loges d'Opéra*; 1773, celles dites à la *Comète*. L'année suivante est célèbre par deux nouvelles modes qui eurent un grand succès : la coiffure à la *qu'és aco* et le pouf au *sentiment*.

Le *pouf*, dont le nom a survécu dans le langage de la toilette féminine, était ainsi nommé à raison de la confusion d'objets qui entraient dans sa composition, et on l'appelait au *sentiment*, parce qu'on y faisait figurer tout ce que la dame affectionnait. On s'en fera une idée d'après la description suivante, qui nous a été conservée, d'un pouf au *sentiment* de la duchesse de Chartres. Au fond était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois — depuis, le roi Louis-Philippe — et sa nourrice. Sur la droite, on voyait un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse. A gauche, un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était chargé d'une touffe de cheveux du duc de Chartres, mari de la princesse, du duc de Penthièvre, son père, du duc d'Orléans, son beau-père.

Inutile de dire que toutes les femmes raffolèrent des poufs; chaque élégante voulut avoir un pouf à la *reine*, à la *Junon*, et être une des premières à se faire coiffer en parc anglais, en parterre galant, en moulin à vent ou en chien couchant.

***

A propos de galanterie, voici un détail éclos d'hier et d'une courtoisie toute castillane :

Offrez-vous des fleurs à une femme, vous n'en envelopperez plus les tiges d'un papier, qui entourait les corolles d'une collerette ridicule. Vous réunissez vos fleurs par un ruban, qui tourne jusqu'à l'extrémité des tiges. Ce lien est de la couleur préférée ou adoptée par la destinataire (pour une fiancée, toujours bleu très-pâle), et il porte, courant en lettres d'argent brodées, un quatrain que vous avez composé, ou que vous empruntez aux poëtes les plus célèbres, si vous n'avez pas commerce vous-même avec les Muses.

B. S.

CAUSERIE

La saison qui va bientôt finir est celle des étrangers. Ils passent à Paris pour se rendre aux bains de mer ou aux stations thermales, et leur présence n'est pas un des moindres charmes de la vie parisienne en ce moment. Parmi les personnages de distinction qui tour à tour ont traversé la capitale dans le courant du mois dernier, on a pu signaler la comtesse de Derby, le prince D. Radziwill, le duc et la duchesse d'Ossuna, la princesse Gortschakoff, le prince de Kaunitz-Rietberg.

Ce dernier descend du ministre de l'impératrice-reine Marie-Thérèse, mère de Marie-Antoinette, lequel fut, en son temps, un personnage à la fois fort original et passablement brutal. Ses exploits suffiraient à remplir un livre tout entier.

C'est le prince de Kaunitz qui, pour donner à ses cheveux la nuance exacte, passait dans une enfilade de salons, dont il avait calculé la grandeur et le nombre, tandis que des valets armés de houppes le poudraient.

Ni l'agonie ni la mort de Marie-Thérèse n'avancèrent l'heure de son lever et n'abrégèrent d'une minute le temps qu'il donnait à ses indescriptibles toilettes. Le soin ou plutôt le culte de sa personne le préoccupait à l'exclusion de toutes convenances envers les autres, même les plus élémentaires.

Un jour, il dînait chez l'ambassadeur de France, le baron de Breteuil. Vers la fin du repas, selon sa coutume lorsqu'il était chez lui, il se fit apporter un miroir avec un tout petit attirail de dentiste et se mit, sans souci des convives qui l'entouraient, à commencer sa toilette de bouche. Stupéfié et n'en pouvant croire ses yeux :

— Messieurs, dit le baron de Breteuil, levons-nous; le prince veut être seul.

La leçon était spirituellement donnée. Le prince comprit et dès lors n'accepta plus aucune invitation.

Avec un tel amphitryon, les dîners, d'ailleurs, manquaient de charme. Un jour, à sa table, un silence s'était produit un moment parmi les convives. Se tournant alors vers la princesse de Clary, chargée par lui de faire les honneurs de sa maison :

— Il faut convenir, madame, lui dit-il, que vous m'avez invité aujourd'hui une bien sotte compagnie!

Une autre fois, et dans un cas à peu près analogue, à sa table :

— J'aimerais encore mieux, s'écria-t-il, entendre des bêtises que rien du tout.

Voilà l'étonnant personnage qui, cependant, occupa une place si considérable dans les affaires de son pays.

Il parait, du reste, que ce genre d'esprit, — considération à part de l'excentricité individuelle d'un prince de Kaunitz, — est un peu celui de Vienne. C'est le *Sport* qui le dit. En tout cas, cela prouverait, une fois de plus, que la perfection n'est point de ce monde.

Cette preuve, il n'est pas même besoin d'aller à Vienne pour la chercher. On la trouve surabondamment en France, par le temps qui court, et principalement à Paris, capitale de la civilisation! Mais le silence est d'or : passons...

Jamais on n'avait tant parlé des libraires! L'occasion est bonne pour instruire nos lectrices de ce que fut jadis cette profession, dans des circonstances données, et leur montrer que tout n'est pas roses pour ceux qui leur vendent les productions de leurs auteurs favoris. Que d'épines sont suspendues au-dessus de leurs têtes!

En 1649, Vivenet, libraire du Palais, se vit condamner à cinq ans de galères pour vente de pièces mazarinesques. La même année, une sentence terrible fut rendue contre toute une famille d'imprimeurs et de vendeurs de mazarinades : le fils aîné fut condamné à être pendu; la mère, à assister au supplice de son fils et à recevoir le fouet; le plus jeune fils, aux galères.

Le favori d'Anne d'Autriche était, on le voit, passablement chatouilleux sur le chapitre de ses intrigues et de ses galanteries!

En 1694, deux commis de librairie furent pendus, une femme fut mise à la Bastille et deux autres personnages emprisonnés pour un pamphlet sur le mariage du roi et de Mme de Maintenon.

Au XVIIIe siècle, les rigueurs s'accumulèrent contre les libraires. Les uns furent pendus, d'autres embastillés, mis dans des cages de fer, pour des écrits sur les bulles, sur Mme de Pompadour, sur le Parlement Maupeou, etc. Les choses en vinrent à ce point que le commerce et la vente des livres durent se réfugier en Hollande.

En remontant dans l'histoire, on trouve un fait étrange. François Ier, que l'on a nommé « le père des lettres », ordonna, par un édit, la fermeture de toutes les boutiques de librairie, sous peine de mort.

Dans l'antiquité, le commerce des livres fut très-encouragé. La boutique d'un libraire, à Athènes, était un lieu de réunion pour les oisifs et les beaux esprits. L'auteur d'un ouvrage nouvellement paru y faisait la lecture de son livre; on y discutait les affaires politiques, littéraires, artistiques, sans que l'autorité ordonnât la fermeture de la boutique ou tracassât le libraire. Cette liberté de discussions littéraires développait le goût des livres et donnait, par suite, de la valeur matérielle aux ouvrages. Ainsi, trois traités de Pythagore étaient vendus 100 mines (9147 fr.), et les œuvres de Speusippe, le neveu de Platon, étaient vendues 3 talents (16665 fr.). Le prix des livres se modifia, du reste, lorsque les matériaux sur lesquels on écrivait devinrent moins coûteux, lorsque surtout on sut préparer le parchemin.

A Rome, la boutique des libraires était tenue avec beaucoup d'ordre et avec une sorte d'élégance pareille à celle des librairies de notre époque. Les devantures des boutiques étaient couvertes d'inscriptions et d'affiches. A l'intérieur, les volumes étaient soigneusement arrangés et classés dans des casiers que Martial a appelés *nidi* (nids).

Ainsi qu'à Athènes, les boutiques de librairie romaines étaient fort fréquentées. Tout s'y discutait, s'y lisait, s'y disait librement.

L'avénement du christianisme développa les écrits et accrut le commerce des livres, qui subit les phases les plus diverses pendant plusieurs siècles : tantôt prospère, tantôt près d'être anéanti.

L'invention du papier de chiffons, vers le milieu du XIVe siècle, et l'invention de l'imprimerie au siècle suivant donnèrent une immense impulsion au commerce, à Paris surtout, où, malgré les entraves, malgré la censure, le clergé, les universités, etc., le commerce de la librairie occupait plus de six mille personnes, écrivains, copistes, relieurs, enlumineurs.

Quelques libraires du XVIIe siècle ont eu un nom fameux.

Leur quartier général était dans les galeries du palais de Justice de Paris. Dans les frontispices d'un grand nombre de livres de cette époque, on voit le dessin de leurs boutiques installées au premier, au deuxième, au troisième pilier de la grande salle.

Une ancienne gravure représente la galerie du Palais dans la seconde moitié du XVIIe siècle. On y voit trois boutiques : l'une de livres; l'autre d'éventails, de gants, de dentelles; et la troisième, d'objets de mercerie. Les audiences dans les diverses chambres du Palais étaient toujours suivies; la chaleur y était suffocante, et il était admis, parait-il, que tout assistant se servît d'un éventail pour ne pas être incommodé par l'élévation de la température et par les émanations.

Cette gravure, minutieusement détaillée, permet de lire au dos des livres arrangés sur les rayons de la boutique du libraire les noms de Cicéron, Sénèque, Tacite, Plutarque.

Aujourd'hui, on ne trouve plus de livres à acheter sous les piliers du Palais. Dame Justice y admet pourtant encore les libraires, mais à leur corps défendant!

Ludovic SAUVEUR.

LES VACANCES

Il fut un temps où ce seul mot faisait battre bien fort notre cœur.

Les vacances, c'était le retour au foyer après dix mois d'exil; c'était l'accueil affectueux de tous, les caresses des vieux parents et jusqu'aux jappements du bon chien qui avait été notre premier camarade. C'était le retour des longues promenades dans les bois chers à notre enfance; la cueillette des prunes, ce fruit aimable qui attend l'arrivée des collégiens pour mûrir; la pêche dans les ruisseaux où court le sillon argenté des ablettes; c'était surtout l'accomplissement du beau rêve caressé tant de fois, pendant les longues heures d'étude, quand la lampe vous endort à demi sous sa lumière immobile et blanche, quand la voix du maître ne parvient plus à votre oreille que comme un murmure où les mots ne se saisissent pas.

Heureux temps que celui-là!

Ah! goûtez bien toutes ces joies, vous qui partez de l'école le cœur plein d'espérance! Entrez en chantant dans la maison riante qui vous attend, enivrez-vous de la senteur des grands arbres, écoutez la chanson des oiseaux amis qui semblent fêter votre venue; mieux que cela, écoutez les conseils paternels et savourez les maternelles caresses. La vie vous rend pour quelques jours à la famille, c'est-à-dire à toutes les affections saintes, à tous les dévouements vrais, à tous les sacrifices désintéressés. Vous ne trouverez rien plus tard qui ressemble à ce complot de tous pour votre bonheur. Cette sollicitude vous manquera et il vous faudra songer aux joies de ces premières années pour aimer encore l'existence.

Les hommes aussi prennent des vacances.

Vos maîtres, les magistrats, les fonctionnaires de l'État, si graves que soient leurs fonctions, ont aussi gardé un temps pour le repos. Mais que ce temps ressemble mal aux heures que vous gaspillez avec une insouciance si grande! Pour cesser de travailler, ils ne cessent pas, comme vous, d'avoir l'âme inquiète et l'esprit soucieux. Et ce n'est pas à eux seuls qu'ils pensent, mais à vous surtout, dont ils voudraient l'avenir exempt des tristes préoccupations de leur passé.

Vous, durant le temps qu'ils songent ainsi avec amertume, vous jouez, vous espérez, vous croyez! Si vous pouviez rester toujours ainsi, leur angoisse serait sans raison; car l'avenir est à ceux qui espèrent et qui croient, — qui espèrent dans la puissance du progrès et qui croient aux destins immortels de leur patrie!

G. B.-F.

LE PRIX DE PATIENCE

L'Angleterre est le pays des vieux usages et des coutumes bizarres. Une fête aussi originale que celle de la *Lady Godiva*, et qui forme le pendant de notre couronnement des rosières, la *Presentation of the flitch of bacon*, a eu lieu tout récemment à Great-Dunmow, dans le comté d'Essex. Il s'agit de gens mariés auxquels on décerne des prix de vertu et de fidélité. Les époux qui peuvent prouver qu'ils ont vécu en parfait accord pendant un an et un jour ont droit à la *flitch of bacon*, c'est-à-dire à un jambon d'York.

Cette année, trois ménages, Andrews, Harrison et Barrah, s'étaient mis sur les rangs. Avant la cérémonie, on les a conduits, au son des tambours et des fifres, jusqu'à l'hôtel de ville, où siégeait le tribunal, présidé par M. Savill, clerc du comité. Là, ils ont dû subir un long interrogatoire devant un jury composé d'un nombre égal de célibataires des deux sexes, qui a examiné leurs titres, reçu les confidences des habitants, entendu les médisances des uns et les rapports élogieux des autres. M. William Legg, l'éditeur, était l'avocat des candidats. Enfin, les réponses des époux Barrah ayant été reconnues les plus satisfaisantes, on leur a décerné cette étrange récompense du *flitch of bacon* qui a rendu le bourg de Dunmow si célèbre dans le Royaume-Uni. L'heureux couple, précédé de bannières et de musiques, et porté en triomphe, est allé ensuite dans un champ hors les murs pour se soumettre aux formalités traditionnelles. A genoux sur deux pierres pointues, il a prêté le serment de patience et de fidélité, puis écouté, sans changer de place, le sermon d'un révérend, ainsi que l'allocution du président. Après quoi un coup de canon est venu donner le signal du départ, et chacun est rentré chez soi.

Les journaux anglais nous rappellent que cette curieuse cérémonie, qui se renouvelle tous les ans, fut instituée par sir W. Fitz-Walter, en 1198.

La légende raconte que ce personnage, ayant eu à se plaindre de l'humeur acariâtre de sa femme, alla consulter les moines du prieuré de Little-Dunmow, petit village situé à deux milles de Great-Dunmow. On montre encore sa déposition, qui est conservée dans les archives du monastère, et dont voici le texte : « Elle veut bien me laisser porter l'armure à la guerre, mais elle veut porter le haut-de-chausses au logis. »

Le prieur, qui aimait à rire, conseilla à Fitz-Walter de mettre fin à la querelle par un combat singulier dont le haut-de-chausses serait le prix. Cet avis ayant paru excellent, les moines de Dunmow et tous les vassaux du seigneur se réunirent dans la cour du château, transformée en arène.

Lady Fitz-Walter, qui avait accepté le duel, — autant, dit un vieux chroniqueur, pour marquer son mépris envers son mari que sa haine pour le prieur, — se présenta à l'heure dite, équipée comme aux jours de tournoi. L'arme choisie était le bâton ou rondin de chêne, assez dur pour étourdir un homme.

Le combat commencé, la despotique épouse se mit à frapper de toutes ses forces sur son pauvre mari qui, craignant de la blesser, se contentait de parer les coups. On se battit de la sorte une heure durant, au milieu des rires de la foule.

Enfin, par un coup décisif, sir Fitz-Walter parvint à terminer la lutte en faisant tomber l'arme de son adversaire, et, comme cette dernière se baissait pour ramasser son bâton, il se baissa en même temps et embrassa son ennemie, vaincue par tant de générosité.

Lady Fitz-Walter déclara solennellement que son mari avait remporté le prix, puis elle lui tendit le haut-de-chausses en velours rouge qui était suspendu au milieu de l'arène.

La légende ajoute qu'à partir de ce moment les seigneurs de Dunmow vécurent en bonne intelligence et suivirent en toutes circonstances les conseils du prieur.

Pour perpétuer sa victoire, Fitz-Walter institua le prix du *Flitch of bacon*, lequel est délivré régulièrement aux gens mariés dont la conduite a été à l'abri de tout soupçon pendant un an et un jour.

Au nombre des époux fidèles qui ont obtenu le jambon de Dunmow, on cite M. Benjamin Disraëli, aujourd'hui lord Beaconsfield, premier ministre de la reine. En 1868, on l'a vu s'agenouiller sur les pierres pointues, prêter le serment de patience devant le jury des célibataires, observer toutes les formalités indiquées dans le testament du fondateur, puis se retirer bras dessus bras dessous avec Mme Disraëli, au milieu des acclamations de la foule.

F. F.

Ce qu'on gagne par le mensonge en réputation d'habileté, on le perd en considération.

CHATEAUBRIAND.

PLANCHE G. N° 783. — DESCRIPTION, PAGE 410.

TOILETTES DE PROMENADE EN VOITURE

Nouveaux modèles de Mme H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Patrons épinglés : 5 francs.

A. Lévy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N.° 3.

Modèles de Mme Morison, r. d'Antin, 14 – Étoffes pour Deuil des Magasins de La Scabieuse, r. de la Paix, 10 – Passementerie et Garnitures (Htes Ntés) de la Maison Vatelot & Cie, rue Turbigo, 59.

Jupons et Tournures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

PLANCHE G

ÉLÉGANTE TOILETTE DE

Modèle de Mme Bréant-Castel (rue d

PLANCHE G. N° 794. — DESCRIPTION, PAGE 410.

ÉLEGANTE TOILETTE DE VILLÉGIATURE (DEVANT ET DOS)

Modèle de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19). — Patron épinglé : 8 francs.

LE VIEUX TAILLEUR

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le père Mauduy, assis au bout de la table, près de la fenêtre, me tournait le dos, son chapeau à claque au bâton de sa chaise; il portait encore la queue; mais la sienne, ficelée d'un cordon noir, ressemblait à une queue de rat, tant elle était mince.

Le brave homme, assis en face de sa chopine, causait avec M. Poirier, ancien portier-consigne, en retraite depuis des années. Ils parlaient sans doute de leurs campagnes, car tous ces vieux soldats ne sortaient pas de là.

— Voyons, faites place! criaient les grenadiers. Qu'est-ce que tout ce tas de savetiers? Qu'est-ce que toute cette racaille?... Allons... dépêchons-nous!

Plusieurs se serraient sur leur banc, mais les grenadiers n'entendaient pas la chose de cette oreille :

— Il nous faut cette table à nous seuls, s'écria le grand brun, en frappant sur la table où se trouvaient le père Mauduy et son camarade Poirier, avec d'autres. Nous aurons juste de la place pour six... et qu'on se dépêche!

J'étais indigné.

— Messieurs, dit Bibi, les premiers arrivés conservent leurs places. Allez au *Cheval brun*, allez où vous voudrez!... Vous ne venez jamais ici.

— Quoi? quoi? crièrent les maîtres d'armes; qu'est-ce que raconte le péquin?

Bibi, à ce ton goguenard, allait s'emporter; mais le père Mauduy, prenant sa chopine et son verre, lui dit :

— Bibi, voyons... ce sont des jeunes gens... Arrivez, Poirier... et vous autres... faisons place à ces messieurs.

Et il alla s'asseoir tranquillement à l'autre bout de la salle, dans un coin.

— Hé! s'écria l'un des prévôts, riant aux éclats, il est prudent le maître de danse, il cède sa place de bonne grâce... Suivez les conseils de la sagesse et vous deviendrez vieux.

Mauduy comprit alors que c'était à lui que les grenadiers en voulaient.

En ce moment, assis contre le mur du fond, je le voyais en face; son ami Poirier me tournait le dos.

Ce titre de maître de danse avait rendu le vieux soldat furieux; mais il ne disait rien encore, et choquant son verre à celui de l'ancien portier-consigne, il dit simplement, au milieu du grand silence qui s'était établi :

— A votre santé, Poirier, et allons-nous-en.

Il vida son verre d'un trait, déposa quelques sous sur la table, et se dépêchait de sortir; mais cela ne faisait pas l'affaire des provocateurs, qui tous ensemble poussèrent un éclat de rire :

— Ha! ha! ha! la bonne farce!

Et l'un d'eux ajouta :

— Vous ne connaissez pas Lapointe, vous autres? Vous savez, le fameux Lapointe de la 32e, le brave des braves, qui donnait le frisson à toute l'armée des sans-culottes? Vous ne le connaissez pas... Il n'est pas ici?

Et prenant par le bras un petit chaudronnier tout contrefait, nommé Simon :

— Est-ce que ce ne serait pas toi, par hasard?... Tu lui ressembles.

— Laissez-moi tranquille, répondait Simon en se dégageant; je suis chaudronnier de mon état, je ne vous demande rien.

— Laissez ce pauvre homme tranquille, dit Mauduy en se rasseyant; puisque c'est à moi que vous en voulez, ne vexez pas les autres... Qu'avez-vous à me demander? me voilà! — Bibi, apportez une chopine; Poirier, vous accepterez encore un verre.

— Ah! c'est donc toi, Lapointe? dit alors le grand brun. Tu t'étais si bien caché depuis vingt ans qu'on ne te retrouvait plus... Il paraît qu'avec l'âge la prudence arrive, et...

— Que me voulez-vous? interrompit brusquement le vieux tailleur, dont la figure était devenue couleur lie de vin.—Voyons, ne faites pas les malins... parlez clairement.

— Eh bien, nous voulons te tâter le pouls, dit un des prévôts en ricanant.

— Ah! vous voulez me tâter le pouls!... Vous l'entendez, fit-il en s'adressant à toute la salle : — ils veulent me tâter le pouls... c'est pour cela qu'ils sont venus! — Vous vous en souviendrez!... La provocation ne vient pas de moi, mais je l'accepte.

— Contre lequel d'entre nous? demanda le grand maître d'armes.

— Contre tous, fit-il. Oui, vous m'avez tous insulté, je vous défie tous... Et puisque vous avez parlé de la 32e, c'est la 32e... Mais cela suffit, dit-il en retenant sa langue. Allons, Poirier, en route, on ne se dispute pas dans un cabaret, comme des polissons. Je vous laisse avec ces messieurs, vous êtes un de mes témoins, vous en chercherez un autre; les anciens ne manquent pas. Vous vous entendrez sur le terrain... Nous nous retrouverons à la porte de Bâle.

— C'est bon, fit Poirier.

Tout cela fut dit au milieu du silence; les maîtres d'armes et les prévôts avaient obtenu ce qu'ils voulaient.

Mauduy, se coiffant de son vieux chapeau, sortit sans même jeter un regard à ses provocateurs, les moustaches ébouriffées, l'air indigné. Il descendit les trois marches du cabaret et se dirigea vers sa rue, en poussant de petits hoquets bizarres. Ce n'était plus le vieux tailleur mélancolique, c'était la bête fauve qui se réveille après avoir longtemps dormi et dont les mâchoires claquent de faim et de soif.

Je ne sais ce que pensaient les grenadiers en se voyant si bien servis, mais ils descendirent sur la petite place des acacias gravement, et moi je me dépêchai de regagner mon magasin.

Du seuil, je les vis s'entretenir devant le cabaret avec l'ancien portier-consigne; puis chacun s'en alla de son côté; ils avaient pris rendez-vous quelque part.

Or, ce jour-là, voyant tout le monde à la campagne et dans les cabarets, et pensant que personne ne viendrait plus acheter après quatre heures, je dis à ma femme de s'habiller et que nous irions faire un tour dans notre jardin.

Je fermai le magasin; elle se dépêcha d'aller mettre son chapeau, de se jeter un châle sur les épaules, et dix minutes après nous gagnions bras dessus bras dessous la porte de Bâle, heureux d'aller respirer le bon air des champs et de voir les progrès de la végétation depuis toute une longue semaine.

Le temps était très-beau. Notre jardin n'était pas éloigné de la ville, sur la route de Bâle; nous avions là une jolie gloriette treillissée, couverte de volubilis, de clématites et de vigne vierge, des allées bordées de fleurs et quelques beaux arbres : mirabelliers et pruniers, alors blancs comme neige, et que nous devions revoir bientôt courbés sous les fruits.

Je ne dis rien à Joséphine de la provocation dont j'avais été témoin; ces sortes d'affaires étaient alors assez fréquentes entre les anciens soldats de la république et de l'empire et la jeune armée des Bourbons. De telles choses ne sont pas faites pour réjouir les femmes; et la mienne, fort délicate, aurait été tout émue d'entendre parler d'un duel semblable, entre un vieux bonhomme tout décrépit et six grands gaillards dans la force de l'âge et l'agilité acquise par une pratique journalière de la salle d'armes.

Je formais des vœux pour le père Mauduy, c'est tout ce que je pouvais faire, et je m'en remettais pour le surplus à la sagesse de l'Eternel, sans espérer pourtant beaucoup que le vieux tailleur pourrait sortir sain et sauf d'une si terrible rencontre.

Vers quatre heures et demie du soir, nous étions tranquille-

ment à regarder nos œillets et nos tulipes; le soleil dorait quelques légers nuages au haut des collines, tout respirait le calme, la fraîcheur du printemps. Je venais de découvrir un nid d'oiseau dans la haie de notre jardinet; Joséphine, ravie, le regardait en extase; nous n'avions pas encore d'enfant, mais nous comprenions pourtant bien les cris de détresse de la pauvre mère voltigeant de branche en branche autour de nous. « Éloignons-nous, disait ma femme, ne prolongeons pas son épouvante. » Et dans ce moment, comme nous nous redressions, j'entendis au loin un bruit de ferraille, un vague murmure, qui tout d'abord fixa mon attention : là-bas, derrière la petite allée des houx et le verger qui séparait notre jardin des propriétés voisines, on se battait.

Ma femme, elle, n'entendait rien. Elle rentra dans la gloriette: je lui dis de m'attendre quelques instants, que j'avais des replants et des boutures à demander au jardinier Laforêt, dont le potager se trouvait plus loin, sur la route; et, poussé par une curiosité diabolique, j'enfilai l'allée formée par de grandes haies aboutissant sur les prés de l'ancienne tuilerie, d'où partait le cliquetis que j'avais entendu d'abord.

A chaque pas il devenait plus distinct; et quelle ne fut pas mon horreur, au moment où je me penchais dans la haie, de voir là un grand corps étendu sur le gazon, celui du maître d'armes brun, la bouche pleine de sang, les yeux tout grands ouverts, son habit de grenadier dans l'herbe.

Il était tombé le premier, et les combattants s'étaient retirés à quelques pas plus loin pour continuer; personne ne veillait auprès du mort.

Comme je m'approchais derrière la haie, une exclamation se fit entendre :

— Ah!

— Et de deux! fit la voix du père Mauduy avec une sorte de ricanement.

En effet, à travers le feuillage, j'aperçus autour d'un corps étendu, plusieurs assistants inclinés, ils regardaient; un des grenadiers dit en se relevant :

— Il est touché comme l'autre... au-dessous de l'aisselle.

Mauduy, en bras de chemise, restait seul debout; il attendait; tout à coup il se prit à dire :

— Allons... allons... nous compterons tout à l'heure... Il est mort... ça suffit... Passons à un autre... le meilleur d'entre vous... le plus fringant, le plus huppé!... Tenez, celui-là, fit-il en montrant le grenadier qui l'avait appelé maître de danse.

Mais celui-là n'avait pas l'air de vouloir y mordre :

— Nous tirerons au sort, fit-il d'un accent bien autre qu'au cabaret de Bibi; c'est le plus simple.

— Hé! dit le vieux tailleur, pourquoi tant d'embarras? Vous m'avez bien choisi tout seul, à six que vous étiez... Eh bien, je vous choisis, moi.

— Non! nous tirerons au sort, dit le maître d'armes, c'est plus régulier.

— Eh bien, dépêchons-nous... Je suis un peu échauffé... Je ne tiens pas à m'enrhumer.

Il y avait dans toutes ses paroles un accent de mépris et d'ironie terribles.

Ses deux témoins, le portier-consigne Poirier et l'ancien sergent Perrot, deux vieux de la vieille, comme on disait alors, restaient impassibles.

Les autres se réunirent et tirèrent au sort, et le hasard voulut que celui-là même que le tailleur avait désigé perdit.

Il se déboutonna lentement, déjà pâle comme un mort.

— Dutref, lui dit un de ses camarades, attention!... Tu as vu le coup...

— Oh! fit le vieux Mauduy en ricanant, nous n'avons pas que ces deux-là; nous en avons d'autres à la douzaine... Tous les matins, à la 32ᵉ, on en inventait deux ou trois avant d'aller à la messe.

Et tombant en garde :

— Y sommes-nous? s'écria-t-il.

L'autre, sans répondre, se mit en garde, les fleurets s'engagèrent.

Le tailleur me faisait face à trente pas, j'étais penché dans la haie. Comme les fleurets se touchaient, il m'aperçut, un sourire effleura ses lèvres; il était heureux de m'avoir pour témoin de ses exploits; mais, entraîné par un sentiment d'horreur et de pitié invincible, je lui criai :

— Père Mauduy, ne le tuez pas!... Il a une mère aussi, lui!... Une mère qui l'aime, comme la vôtre vous aimait... Père Mauduy, au nom de la bonne mère Jacqueline...

Les fleurets papillotaient avec un cliquetis bizarre.

La figure du vieux tailleur s'était renfrognée; ses yeux brillaient comme deux étincelles derrière ses larges sourcils blancs, ses mâchoires se serraient... j'avais peur!... et pourtant deux fois déjà, ayant paré le coup de son adversaire, il avait pu lui percer la poitrine et ne l'avait pas voulu...

A la fin, blessant son homme au bras, il dit d'un ton brusque:

— Voilà ton affaire, à toi... Ça suffit... n'y reviens plus!... Que ça te serve de leçon!

Sa figure s'était un peu adoucie.

L'homme blessé s'en allait bien content, un de ses témoins lui liait le bras avec un mouchoir; le pauvre diable était pâle comme la mort, et pourtant il paraissait heureux d'en être quitte à si bon marché.

Quant au père Mauduy, il était toujours là, attendant.

— Eh bien, fit-il, est-ce que l'un de vous en veut encore? Il en reste!...

— Cela suffit, l'honneur est satisfait, dit l'un des maîtres d'armes.

— Vous croyez! répondit le tailleur avec un sourire ironique. Je pourrais bien, moi, vous répondre que ça ne me suffit pas, que je ne sors pas de mes habitudes pour si peu de chose. Je pourrais vous répondre que, lorsqu'on se met cinq ou six pour insulter un vieillard, car je suis un vieillard, on devrait au moins soutenir son insolence jusqu'au bout... Mais allez... je vous tiens quittes! Souvenez-vous seulement de la 32ᵉ, et dites-vous bien que ses vieux chicots valent encore toutes vos dents blanches... ça mord dur!

Les maîtres d'armes s'en allaient suivis de leurs témoins, sans répondre.

Leur indignation était grande; elle n'allait pourtant pas jusqu'à réclamer, jusqu'à protester et se remettre en garde contre le vieux tailleur dont ils s'étaient tant moqués.

Les deux corps restaient là dans l'herbe, à l'ombre de la haie, et le blessé, appuyé sur l'épaule d'un de ses camarades, s'éloignait, faisant bonne contenance. Ils prirent la petite allée et traversèrent les glacis, allant sans doute à l'hôpital militaire prévenir d'envoyer une civière pour enlever les morts.

Mauduy avait ramassé sa redingote, dont il passait les manches d'un air d'indifférence; il remit aussi sa cravate de crin, qui se bouclait derrière, à la mode des vieux soldats; puis, se coiffant de son chapeau à claque, il dit aux deux autres qui l'attendaient :

— En route... voici une affaire réglée.

Comme il passait près de moi, je dis :

— Merci, père Mauduy.

Et lui, se retournant à ma voix, me tendit la main par-dessus la haie, en s'écriant :

— Vous êtes encore là, monsieur Antoine!... Ma foi, le troisième vous doit une fameuse chandelle... Sans vous je l'embrochais comme une grenouille.

Puis traversant la haie :

— Vous allez me rendre un petit service, dit-il. Vous avez été témoin de la provocation, je vous ai vu dehors, à la fenêtre de Bibi..

— Oui, père Mauduy.

— Eh bien, il faut que vous m'accompagniez chez le commandant de place, et que vous témoigniez de la chose; un bon bourgeois comme vous aura plus de crédit que nous autres, vous comprenez?

— C'est bon, cela suffit, lui répondis-je; le temps de reconduire ma femme à la maison et je suis à vos ordres. Vous me trouverez sur la petite place.

Il fit un signe de tête affirmatif et rejoignit ses témoins, déjà au bout de l'allée, sur les glacis.

Moi, j'allai prendre ma femme au jardin; elle ne se doutait de rien, et une demi-heure après, le père Mauduy, ses témoins et moi, nous étions en route pour l'hôtel du gouverneur.

Le sapeur de planton à la porte alla prévenir M. le commandant Clovis de Beaujaret, que des bourgeois demandaient à lui parler, et, deux minutes après il vint nous dire de monter.

M. le commandant Clovis, en veston gris et calotte noire, des besicles comme des verres de montre à cheval sur son gros nez rouge, était assis dans son salon, sur un tabouret, en train de faire de la tapisserie; il avait auprès de lui, dans un panier, des quantités de bobines, et brodait des fleurs de lis avec une adresse merveilleuse.

— Qu'est-ce que vous voulez? fit-il en nous jetant un coup d'œil, sans cesser de poursuivre son travail.

Le père Mauduy, en quelques mots, lui conta l'affaire; et Poirier ayant voulu confirmer le dire de son camarade, il l'interrompit en disant :

— C'est bon! c'est bon!... On vous connaît, vous!... Vous êtes de la même bande... Autant vaut l'un que l'autre... Laissez parler M. Flamel.

Alors je lui racontai le passage des maîtres d'armes sur le trottoir, devant mon magasin, la manière dont ils avaient combiné leur provocation, leur entrée au cabaret de Bibi, enfin tout ce que j'avais vu, entendu jusqu'à la fin; lui, tout en continuant de broder, m'écoutait, fort attentif.

— Vous pourriez attester tout cela devant la justice? dit-il.

— Oui, monsieur le commandant.

— Alors, c'est bien.

Et s'adressant à Mauduy :

— Vous avez de la chance que cet honnête bourgeois ait été témoin de l'affaire, car tous vos savetiers, vos gagne-petit, toute votre racaille de sans-culottes et de bonapartistes n'aurait servi de rien. Allez!... Puisque les deux maîtres d'armes se sont fait tuer comme des imbéciles, qu'on les enterre... c'est le plus court... Et quant au blessé, je pense qu'il est à l'hôpital... qu'il y reste... Et qu'on ne me parle plus de tout ça... Ces disputes m'ennuient... On n'a plus une minute à soi pour travailler tranquillement... Ça m'embête, fit-il en ouvrant sa grande bouche jusqu'aux oreilles, oui, ça m'embête!... Je vous lâche pour cette fois, mais si j'apprends encore quelque chose, monsieur Mauduy, dit Lapointe, à la moindre mouche qui piquera, vous aurez de mes nouvelles.

Là dessus, saluant M. le commandant, qui s'était remis à broder, nous sortimes à la file.

Et, dans la rue des Cordiers, déjà loin de la sentinelle qui se promenait de long en large devant l'hôtel du gouverneur, Poirier, furieux du dédain que M. Clovis de Beaujaret avait témoigné pour sa déposition, s'écria :

— Mauvais émigré!... Ça s'est battu vingt ans contre le pays, et ça insulte des patriotes!

Personne ne lui répondit, chacun en avait assez; on se dépêcha de regagner sa maison, bien heureux de voir l'affaire se terminer ainsi, sans poursuite du conseil de guerre ou d'ailleurs.

Ces choses me sont revenues en détail, et pourtant que d'événements nous en séparent : Charles X et les missions; Louis-Philippe et les guerres d'Afrique; la révolution de 48 et les événements de juin; les chemins de fer, les lignes télégraphiques, Napoléon III et l'invasion, le déchirement du pays, la perte de l'Alsace et de la Lorraine!... Et que les figures sont changées!... Quel rapport les bonapartistes d'aujourd'hui ont-ils avec ceux que nous avons vus? Ils leur ressemblent comme le neveu ressemblait à l'oncle; ils vont à confesse! et les autres se seraient alignés tout de suite, si on les avait appelés « calotins ». Tout est changé, les noms seuls restent.

Enfin, je continue mon histoire.

ERCKMANN-CHATRIAN.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE JAS D'ENTREPIERRES

(NOUVELLE. — SUITE.)

Dans une excavation de grès friable, dominant un parterre naturel de lavande, de thym et d'autres herbes odorantes, se groupaient au soleil quelques tronçons d'arbres creux, avec une tuile pour toit, auprès desquels des abeilles voletaient; et, sitôt les ruches dépassées, après un dernier détour, le vallon soudain s'élargit, laissant voir d'un coup d'œil le Jas d'Entrepierres et ses terres.

— Sapristi! s'écria le gendarme Chabre qui, après cette route de désolation, ne s'attendait pas à pareil spectacle, mais c'est un paradis, votre Jas d'Entrepierres, et je comprends que la vieille Daumasse s'entête à ne pas vouloir en partir.

Le torrent, à cet endroit, recevait un autre *riou* (c'est le nom de ces singuliers cours d'eau qui, dix mois de l'année durant, ne roulent guère que des pierres) et, dans le triangle dessiné par leur confluent, s'étendait, au milieu des pentes pelées et coupées de roches un coin de terre relativement fertile et vert.

Tout cela, en le regardant de près, n'était pas très-riche. Malgré de nombreux et séculaires épierrages, dont témoignaient çà et là au milieu des champs d'énormes tumulus de cailloux, partout sur le sol balayé du vent, lavé par la pluie, les pierrailles blanches apparaissaient si bien qu'on eût pu se demander où trouvait assez d'humus pour vivre ce froment maigre, clair-semé, dans lequel, quoique la moisson approchât, vous auriez vu un mulot courir. Mais, si clair-semé qu'il fût, le froment suffisait à nourrir la ferme, et ce sol pierreux, dur au blé, s'ombrageait de beaux noyers à son *hubac* (on nomme ainsi les pentes froides qui regardent au couchant), et ne refusait pas de mûrir sur son *adret* un tonneau ou deux de petit vin.

Tout en bas des champs, à la pointe, et posée là comme en sentinelle, une fontaine, par trois jets joyeux, crachait dans un bassin de pierre ébréché, suintant et débordant, la vive et fraîche eau des montagnes. Cette fontaine, vrai monument rustique, était faite d'un bloc calcaire dressé sur place et dégrossi. On y lisait cette date : 1700, avec le monogramme de l'édificateur entre deux palmes. Et, pour mieux caractériser l'intention monumentale, une main industrieuse avait couronné le tout d'une de ces boules en grès rouge ferrugineux qui roulent dans le gravier des vallons et que, vu leur parfaite régularité, on prendrait pour d'énormes boulets de pierre.

Le sentier qui, du vallon mène à la ferme, passait devant, entre un petit pré et une chènevière.

— Ouvrons l'œil, dit le brigadier, la vieille y est, sa cheminée fume. Feignons de ne pas aller chez elle, puisque c'est son habitude de s'enfermer pour ne pas parler aux gens.

Ils passèrent donc, laissant la fontaine à leur droite, et continuèrent à suivre le vallon comme s'ils avaient à pourchasser un braconnier dans la montagne.

Mais, après quelques pas, ayant attaché leurs chevaux dans un endroit où le talus à pic se couronne d'un fouillis surplombant de

poiriers sauvages et de genévriers, les gendarmes grimpèrent et s'apprêtèrent à gagner à travers champs, s'imaginant n'être pas vus, le derrière de la ferme.

Il n'y avait de ce côté qu'une petite fenêtre, une lucarne pour mieux dire, regardant le vallon. Le volet en était ouvert, mais à peine les deux tricornes émergeaient-ils à ras du sol, que, tiré par une main invisible, le volet soudain se refermait.

— Pincés! dit le gendarme.

— Il nous faudra faire un blocus en règle, affirma le brigadier.

Le blocus, au reste, était facile. Comme toutes les vieilles constructions du pays, la ferme n'avait que deux entrées. Un escalier extérieur, sorte de perron à une pente obliquement collé sur la façade, conduisait à l'unique étage, à la chambre; une voûte basse, portant l'escalier, devait, selon l'usage, donner accès : à gauche dans l'écurie; à droite, dans ce que les paysans appellent proprement la maison, c'est-à-dire la pièce commune, à la fois salon, cuisine et salle à manger où se fait le feu et où la famille se rassemble.

Ayant fait le tour de l'habitation et constaté que, de partout, elle était silencieuse et close, le brigadier heurta du pommeau de son sabre la porte ouverte sous l'escalier.

Le loquet tressauta, les gonds branlants gémirent, et le logis sembla s'éveiller. Une poule qui picorait sur l'aire enfla ses ailes et disparut; les pigeons du colombier s'envolèrent, le porc grogna sous son toit à porc, et, dans l'étable, la chèvre chevrota peureusement tandis que l'âne faisait sonner l'anneau de son licou sur le bois usé de la crèche.

— Femme Daumas, ouvrez! cria le brigadier de sa voix rude.

— Ouvrez, femme Daumas, c'est la gendarmerie.

— Pour la troisième et dernière sommation, femme Daumas, ouvrez, au nom de la loi.

Mais le silence, un silence de mort, avait repris possession de la demeure rustique, et les gendarmes, prêtant l'oreille, n'entendirent que le bruit toujours joyeux de la fontaine au bas du vallon, et loin, très-loin dans la montagne le cri alternatif de deux pâtres qui s'appelaient.

Alors, le gendarme Chabre, voulant essayer de la conciliation, colla à son tour sa moustache au trou de la serrure et dit en provençal :

— Daumasse! Daumasse! vous êtes là; nous vous avons vue fermer la fenêtre. On ne veut pas vous faire de mal, ouvrez vite, ce sera le mieux.

Mais pas plus au gendarme Chabre qu'au brigadier, pas plus à l'allocution familière qu'à la formule légale, personne ne répondit.

— Enfonçons la porte! grommela Chabre.

Le brigadier dit :

— Ça me répugne!

Les deux gendarmes demeurèrent un instant indécis. Tout à coup, Chabre faisant un signe au brigadier :

— Écoutez, on dirait qu'elle parle!

Alors, ayant remarqué au-dessus de la porte une ouverture en croix sans châssis de papier ni vitres, ils accotèrent au mur un de ces bancs portés sur trois pieds qui servent à teiller le chanvre, et regardèrent.

Assise sur un escabeau, devant son feu et sa marmite, la vieille Daumasse parlait toute seule :

— La loi!... ils me disent tous que c'est la loi...

Ah! s'il vivait, le pauvre Daumas! on ne martyriserait pas sa veuve comme on fait. Le jour de Noël, par un temps de perdition, il voulut à toute force aller à la chasse : « Que je te prenne un lapin, rien que pour faire fête. » Il gelait en l'air ce jour-là; une fois au chaud du terrier, le maudit furet ne sortit plus. Il saigna le lapin au lieu de le pousser dehors, se soûla de sang, et s'endormit. Daumas attendait. Il attendit jusqu'à la nuit, sifflant toujours, espérant toujours, pécaïré! les pieds dans la neige.

Il me rentra transi; sa barbe et ses cheveux n'était qu'un givre. Je dus le mettre au lit... Quel Noël! bon Dieu, quel Noël! Daumas traina six mois, les médecins vinrent, et me voilà!

Puis, reprenant après un silence:

— Sans doute, à tenir auberge, Daumas avait un peu perdu l'habitude du travail. Il était moins souvent sur son bien qu'à la chasse. On s'en tirait pourtant. Quelques kilos de miel, quelques lièvres tués en contrebande, quelques charges de genêt que j'allais sur mon âne, vendre à la ville, et tout doucement les deux bouts se rejoignaient.

Mais la maladie coûte cher; Daumas emprunta, on me fit signer tout ce qu'on voulut, et, maintenant que Daumas est mort, ils me disent que ma maison n'est plus mienne...

Ma maison! me prendre ma maison que le grand-père de mon arrière-grand-père avait bâtie, il y a plus de cent ans, comme c'est écrit sur la pierre de la fontaine! Ce sont ceux d'en bas, les gens du village neuf, qui s'entendent pour nous perdre. Après avoir ruiné Daumas avec leurs inventions de café et de jeu de boules, ils veulent voir la fin de sa veuve. L'huissier est venu, envoyé par eux, avec ses papiers de malheur. Puis, le curé, pour m'endoctriner de belles paroles. Maintenant...

La Daumasse s'était levée, les yeux vers la porte, si brusquement, que les deux gendarmes, pour n'être pas vus, eurent juste le temps de baisser la tête.

Quand, de nouveau, ils se hasardèrent, la vieille femme regardait tout autour d'elle sans parler.

Elle regardait cette maison, la sienne, où elle est née, où ses grands et arrière-grands ont vécu, et que tout à coup, sans qu'elle comprenne pourquoi, des ennemis inconnus prétendent lui ravir; elle regardait, comme voyant tout cela pour la dernière fois, l'antique plafond à poutrelles d'où pend le caleil de cuivre accroché par son croc à une planchette de bois ouvragé; la panière à jour sur le mur blanchi laissant voir une provision de pains dorés derrière ses barreaux en noyer luisant; le grand pétrin patriarcal portant des courges sur son couvercle; la table fermée et son petit saint Jean sous un globe; elle regardait les quatre escabeaux, les deux chaises, le lit sans rideaux dans l'alcôve maçonnée; la cheminée avec le fusil en travers sur sa corniche, et les hauts landiers de fer s'évasant en porte-écuelle, où Daumas, le soir, mangeait la soupe, en laissant fumer ses souliers.

— Pauvre de moi! pauvre Daumasse! disait-elle.

Tout à coup, ramenée à ses préoccupations :

— Les gendarmes?... Pas plus eux que d'autres! personne n'aura ma maison.

Alors, ayant pris un tison, hagarde, échevelée, elle le jeta sur un tas de chanvre, posé dans un coin en attendant d'être filé. Le chanvre brûla d'une flambée.

— Les gendarmes! qu'ils viennent les gendarmes!

Elle avait pris un autre tison, mais déjà les gendarmes enfonçaient la porte.

— Au nom de la loi!...

Le brigadier n'eut pas besoin de continuer. Au seul aspect des deux tricornes, la pauvre vieille, subitement apaisée, laissa tomber son tison et balbutia :

— Mes beaux messieurs, que vous ai-je fait?

— Les clefs, et ne résistons plus! dit rudement le brigadier.

Mais tout bas, à l'oreille de Chabre :

— Gendarme Chabre, nous n'avons rien vu.

— Compris, brigadier! répondit le gendarme, en étouffant sous ses larges bottes le commencement d'incendie.

— Les clefs, voyons, vite! les clefs.

— Les voilà, monsieur le brigadier, les voilà!

Et de sous sa cotte relevée elle sortit les clefs précieuses qui se heurtaient et cliquetaient au tremblement de ses vieilles mains.

— Maintenant, faites un paquet de vos hardes et partez, con-

tinua le brigadier, dont la voix devenait plus dure à mesure qu'il s'attendrissait davantage.

Vaincue par le sort, ne songeant plus à résister, la vieille ramassa ses hardes et partit, sans regarder derrière elle, tandis que, accoudés à la table, les deux gendarmes rédigeaient *sur place* leur procès-verbal.

Chabre, tant bien que mal, raffermit sur ses vis la serrure disloquée, le brigadier ferma la porte à double tour, et, tout étant fini, on alla chercher les montures.

En redescendant près de la fontaine, Chabre et le brigadier rencontrèrent le grand Rabasse, l'acquéreur du Jas d'Entrepierres, qui, perdant patience, raillé des villageois, s'était décidé à venir au-devant des gendarmes avec sa charrette et ses meubles.

— Eh bien? dit-il au brigadier.

— Voici vos clefs, Rabasse; force est restée à la loi!

Rabasse voulut parler, le brigadier dit : C'est bon! et fila.

Un peu plus bas dans le vallon, chevauchant toujours en silence, les deux gendarmes passèrent devant la Daumasse, assise, immobile, sur une pierre.

— Pauvre vieille! dit le gendarme Chabre.

— La loi est la loi! répondit le brigadier; puis il poussa plus vite son cheval, détournant la tête et regardant avec grande attention un poirier sauvage qui se tordait sur le talus corrodé du ravin.

Chabre se tut et feignit de ne s'être aperçu de rien. Mais il avait vu, chose invraisemblable, et qu'il ne me raconta que longtemps plus tard, ayant sa retraite, un soir que nous buvions la clairette au café Ravoux, il avait vu, sous les sourcils de son supérieur, buissonneux et touffus comme des moustaches, il avait vu distinctement une grosse larme prête à couler.

Paul Arène.

REVUE DES MAGASINS

La *Scabieuse* a obtenu un véritable succès avec ses robes de tulle et dentelles, et sa tunique *Orientale* (tunique juive) en dentelle espagnole noire. Rien d'élégant comme ce même modèle, en tulle espagnol blanc, pour costumes du soir. La jeune comtesse de B..., ainsi habillée, a été fort remarquée aux réceptions de sa mère, la duchesse de ***; elle portait une robe de dessous en faille tilleul, et le tout était relevé par des nœuds de satin feuille morte et des touffes de feuillage d'automne.

Il est à remarquer, ainsi que nous l'avons déjà dit, que beaucoup de dames restent, après leur deuil, les fidèles clientes de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix), bien que cette maison, modeste comme son nom, s'intitule : « Spécialité pour deuil. »

La lingerie de deuil et demi-deuil y est extrêmement soignée, et les modèles y sont tous empreints d'un caractère de véritable élégance. Il y a des parures ouvertes en châle et en carré, des *pierrots* très-coquets, des cols et manchettes Anne d'Autriche, etc.; le tout composé de crêpe lisse uni ou festonné, en noir ou en blanc, avec mélanges de nœuds de ruban ou de gaze, de perles, de blonde, etc.

Très-réussis sont les chapeaux de voyage de la *Scabieuse* : formes cavalières aux ailes retroussées, la plume traînante et l'aigrette hardie sur le côté; toquets pour jeunes filles, couverts de petites plumes de coq et bordés de velours; couronnes de feuillage, de dentelle et de perles, etc. Il n'est pas de jolie tête qui ne soit assurée de trouver rue de la Paix, 10, une coiffure à sa guise.

— Beaucoup de femmes, en faisant usage de la ceinture *Bains de mer* de la maison de Plument, se sont persuadé que ce gracieux modèle était appelé à rendre de plus grands services encore que ceux pour lesquels il a été créé. En effet, cette ceinture est établie de telle façon qu'elle peut fort bien tenir lieu de corset ordinaire. Les personnes surtout qui sont habituées au corset-cage apprécieront la ceinture *bains de mer* établie sur les mêmes bases.

Nous ferons remarquer à nos lectrices que les corsets très-soignés de la maison de Plument, tels que le corset *sultane*, le corset-cage, la ceinture *bains de mer*, sont tous faits avec de vraies baleines. C'est une garantie en faveur de leur durée et de leur perfection; il entre facilement pour 7 et 8 francs de baleines de première qualité dans un seul de ces corsets. Il en résulte qu'un corset ordinaire, vendu bon marché comme cela arrive dans les maisons de nouveautés, ne peut offrir des avantages aussi sérieux. On comprend aisément que celui-ci doit se déformer, tandis que les autres conservent leur bonne coupe jusqu'à la fin de l'étoffe.

La maison Bourgongne, en Belgique, a bien compris les avantages que sa clientèle pouvait trouver à se servir de la ceinture *bains de mer*, et c'est pourquoi elle en a voulu tenir un dépôt dans deux villes : à Ostende, rue Longue, 41, et à Bruxelles, rue du Marché-aux-Herbes, 108. La même raison a déterminé Mme Maigrot à tenir le gentil corset *bains de mer* dans ses différentes maisons du Havre (chaussée d'Ingouville) et de Trouville (rue de la Mer). Le prix est de 25 francs dans chaque dépôt comme à Paris (33, rue Vivienne).

M. D'A.

VENTE DE PATRONS

La vente de *Patrons coupés et montés*, organisée par nous dans l'intérêt de nos abonnées, a pris peu à peu un tel développement, que nous avons dû agrandir nos ateliers et pour cela changer même de domicile. Aujourd'hui nous sommes heureux de faire savoir à nos lectrices que nous sommes installés dans un vaste et beau local, convenablement aménagé pour les besoins de la vente et qui nous permet de soumettre au choix de nos acheteurs un nombre considérable de modèles.

En dehors des patrons usuels, préparés d'avance, on y exécute sur commande les *patrons coupés, montés* et *garnis*, — en papier ou en mousseline, — de n'importe quelle toilette. Le patron coupé ne suffisant pas toujours pour la facile confection d'un vêtement, nous avons, en réponse à un désir de nos abonnées, ajouté aux précédents un nouveau genre de patrons, désigné sous le nom de *patron épinglé*.

La direction de notre atelier de patrons a été confiée à une personne tout à fait compétente. Les modèles sont faits sous ses yeux, d'après les mesures indiquées, et l'on peut avoir la certitude que tout le soin possible sera désormais apporté à la bonne exécution et à la prompte expédition des commandes.

Pour que notre tarif fût en rapport avec les exigences de la mode et les complications du costume actuel, nous avons dû apporter dans nos prix quelques modifications, combinées de manière à donner satisfaction à tous les intérêts, en restant à la portée de toutes les bourses. Nos lectrices s'en convaincront en examinant ce tarif, inséré à la seconde page du journal.

SOMMAIRE DU Ier N° DE SEPTEMBRE 1877

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par Mme Mary d'Auberville. — Correspondance. — Échos de la mode, par B. S. — Causerie, par M. Ludovic Sauveur. — Les vacances, par G. B.-F. — Le prix de patience, par F. F. — Les paroles d'or. — *Le vieux tailleur*, nouvelle, par M. Erckmann-Chatrian. — *Le Jas d'Entrepierres*, nouvelle, par M. Paul Arène. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1448, dessin de M. Jules David : toilettes de campagne. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 381, dessin de M. E. Préval : chapeau de campagne. — G. n° 783, dessin de M. J. David : toilettes de promenade en voiture. — G. n° 794, dessin de M. H. Janet : élégantes toilettes de villégiature.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, Joailliers
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.